

situé aux sources de l'Ottawa, de la Gatineau, de la Lièvre, du Saint-Maurice et de la Chamouchouane, était un lieu célèbre à cause de la foire qui s'y tenait, à laquelle tous les sauvages des alentours se rendaient pour les échanges de leur petit commerce.

Une soixantaine de sauvages étaient déjà arrivés. Ils firent aux Pères un accueil des plus enthousiastes. D'abord ils firent retentir le rivage de chants et de cris d'allégresse. Ensuite un orateur, qui portait la parole au nom de tous, se plaça sur une souche, au bord de l'eau, et débita, comme s'il eût été dans une tribune aux harangues, un compliment accompagné de force gesticulations, jusqu'à ce que le bruit des fusils, dans une décharge générale, couvrit sa voix et fit la péroraison de son discours. Ce petit tonnerre ayant cessé, les chants redoublèrent, et l'on exécuta une danse où les vieillards et les enfants sautaient et gambadaient pêle-mêle en une cadence parfaite. Cependant, les sauvages de Tadoussac, qui étaient encore en canot, répondaient de leur côté; ils se piquaient de montrer qui chanterait le mieux, au moins qui crierait le plus fort. Ce fut un vrai divertissement pour les Pères, ils mirent pied à terre avec joie, après des saluts redoublés de part et d'autre.

Cette année, la foire manqua par la cruauté et les ravages des Iroquois. Ces Turcs de la Nouvelle-France, qui arrêtaient de tous côtés la diffusion de l'Évangile, venaient de détruire une peuplade voisine, la nation des Ecureux. La terreur s'était répandue jusque sur les peuples de la Baie, ils n'osaient sortir de leurs retraites. Les sauvages qui conduisaient les Pères, sous le coup de la crainte, refusèrent d'aller plus loin; à leur grand regret, les deux missionnaires durent rebrosser chemin. Cependant leur voyage, outre les connaissances qu'il leur donna sur les hommes et les choses de ce pays, fut loin d'être inutile, même au point de vue religieux.

Ils eurent le bonheur de prêcher la Bonne Nouvelle aux représentants de huit ou dix nations qui n'avaient jamais vu de Français, ni entendu parler de Dieu; ils baptisèrent plusieurs enfants et aussi plusieurs adultes déjà à demi instruits; ils reconcilierent à Dieu, par le sacrement de pénitence, bon nombre de chrétiens qui, ayant été baptisés autrefois à Tadoussac ou au lac Saint-Jean, soupiraient depuis longtemps après la rencontre de leurs pasteurs. Enfin cette pauvre petite église vagabonde se trouva, par le passage des Pères, fortement encouragée à persévérer dans la foi.

\*.\*

Voulez-vous avoir un exemple frappant de la miséricorde divine? Un jeune homme, qui avait été autrefois catéchumène et qui menait une vie tout à fait innocente, n'attendait plus que la mort, ayant une jambe pourrie et dévorée par la gangrène. Il passa l'hiver en cet état, tout seul dans les forêts, sans autre compagnie que sa femme et ses petits enfants. Il ne cessait de demander à Dieu la visite de quelque Père, et, par un instinct tout divin, il se promettait d'en voir un sous peu de temps, quoique jamais il n'en fût venu dans ces quartiers. Dieu lui donna le courage et les forces de se traîner jusqu'à Nekouba; certainement il n'avait pas lieu de s'attendre d'y rencontrer l'objet de ses desirs. Comme il avait déjà été disciple du Saint-Esprit, il fut aisé de le rendre assez savant pour participer à nos adorables mystères. Il fut donc baptisé avec sa famille. Ravi de son bonheur, il s'en retourna chez lui, c'est-à-dire dans les bois pour y continuer et perfectionner, dans la pratique du christianisme, la vie pure qu'il avait menée jusqu'alors.

« Ces coups de Providence, remarque le Père Druillettes après avoir rapporté le fait que je viens de raconter, ne payent-ils pas avec usure les peines qu'on prend d'aller si loin à la conquête des âmes? Un seul entretien des choses célestes qu'on aura avec un pauvre sauvage, au coin d'un bois ou sur le penchant de quelque rocher, une âme gagnée à Dieu, un enfant baptisé, un barbare à vos pieds qui pleure des péchés de plusieurs années, quoique ce soit souvent des péchés d'innocence, donnent plus de joie que n'ont causé d'ennui toutes les peines d'un long et pénible voyage. Quand on n'aurait que cette consolation d'hono-

rer Dieu par le saint sacrifice de la messe, en des terres où sa divine Majesté n'avait été louée que par le chant des oiseaux et par le bruit des rapides, qui portent sa voix avec leurs torrents et qui la font retentir au milieu de leurs tourbillons d'eau, certes on s'en tient trop récompensé; et il faut y avoir passé pour concevoir le contentement qu'il y a de voir Jésus-Christ dominer, pour la première fois, sur un autel enrichi d'écorces et sous les plus fièles accidents de la nature, de le voir adoré dans des pays où le démon a régné de tout temps avec un empire absolu. »

Du lac Saint-Jean, d'un seul trait transportons-nous au lac Supérieur; car le zèle des Jésuites embrasait la largeur du continent. En 1866, le Père Allouez fondait au sud du lac Tracy ou Supérieur, presque en arrivant à son extrémité occidentale, à *Chagouamigong*, une mission importante, qu'il baptisait sous le vocable du Saint-Esprit, au milieu de vingt nations diverses que la peur des Iroquois avait refoulées dans ces cantons lointains.

Dès 1867, les Kilitinons visitaient la mission nouvelle. Ils étaient alors, comme ils le sont encore aujourd'hui, bons, dociles, errants, n'ayant point de demeure fixe, point de champs cultivés, point de villages, ne vivant que de chasse et d'un peu d'avoine qu'ils allaient ramasser dans les lieux marécageux. Ils adoraient le soleil, lui offrant de bien singuliers sacrifices: ils attachaient un chien en haut d'une perche et le laissaient ainsi suspendu jusqu'à ce qu'il fût corrompu entièrement, l'astre du jour étant sensé humer les parfums qui s'exhalaient de cette chair en putréfaction.

Jamais ils n'avaient entendu parler de Dieu; la nouveauté de la foi et la docilité de leur esprit les rendaient très attentifs aux instructions du missionnaire, ils lui promirent de ne plus rendre leurs hommages qu'au Créateur du soleil et du monde. Plusieurs même demandèrent le baptême, mais il leur fut différé à raison de la vie errante et vagabonde qu'ils menaient; seule une petite fille nouveau-née eut le bonheur de recevoir cette année-là, le sacrement de la régénération. Ils invitèrent la Robe noire à les suivre dans leurs bois; mais le Père ne pouvait se donner tout aux uns, en privant les autres, plus nombreux, plus rapprochés et non moins bien disposés, du bienfait de son ministère. « J'espère, dit-il, que cette mission produira, quelque jour, des fruits correspondant aux travaux qu'on entreprendra, quand nos Pères iront hiverner avec eux, comme ils l'ont à Québec avec les sauvages de Tadoussac. »

Les Kilitinons continuèrent de fréquenter, dans l'intérêt de leur petit commerce, la mission du Saint-Esprit, ainsi que celle du Sault Sainte-Marie. Dans l'automne de 1669, le Père Vimont rencontra deux cents canots qui venaient d'acheter, à Chagouamigong, des marchandises et du blé. Dans sa relation de 1670, il dit que ces sauvages, chassés de leur pays par la famine, se rendaient au Sault de temps en temps pour y jouir de l'abondance du poisson.

Dans ces rapports fréquents avec les ministres de l'Évangile, quelques-uns parvinrent aux lumières et à la pratique de la foi. En 1671, un jeune *Monsouic*, c'est-à-dire un des sauvages habitant les rivages de la rivière Moose, tomba malade des fièvres, à la mission Sainte-Marie; il était à la dernière extrémité. Le Père fut le voir et l'instruisit. Presqu'aussitôt ses parents l'embarquèrent pour leur pays; sur la route il se trouva guéri soudain, et il protesta qu'il devait sa guérison à la prière que le Père lui avait enseignée.

\*.\*

Cette même année, un autre jeune Kilitinon, venant de Montréal, s'était arrêté en face de la mission du Sault, malade de la jaunisse, moribond, il n'avait pas mangé depuis trois jours, et déjà il était sans mouvement, comme s'il eût été mort. Les jongleurs s'étaient employés à sa guérison avec toutes leurs superstitions diaboliques, mais inutilement. Le Père va le visiter dans l'après-midi, l'instruit, le fait prier, et lui fait promettre de se faire chrétien. Cette promesse n'est pas plutôt formulée qu'il se sent mieux; dès le lendemain, il passe la rivière et vient à la chapelle répandre devant Dieu ses remerciements

pour le rétablissement de sa santé; puis il s'embarque pour continuer son voyage, fort et vigoureux. Les autres Kilitinons, à la nouvelle de cette guérison subite, vont en foule à l'église, pressent les Pères de les instruire et leur présentent leurs enfants pour le baptême. Quand ces derniers se plaignaient en leurs maladies: « Ne pleurez pas, leur disaient-ils, ne pleurez pas, le baptême va vous guérir. »

Dès l'année 1670, le Père Vimont se proposait d'entreprendre sous peu un voyage vers la baie d'Hudson, pour deux raisons principales: « La première, dit-il, pour voir de quelle façon nous pourrions travailler à la conversion de ces peuples; la seconde, pour reconnaître enfin cette Mer du Nord, dont on a tant parlé et qui n'a point encore été trouvée par terre. » Mais ce projet resta sans exécution. Bientôt les découvertes de Joliette et de Marquette allaient ouvrir, de ce côté, au zèle et aux courses des missionnaires, les régions immenses et les peuples nombreux du Mississippi. On devait atteindre la Baie par un autre chemin, et l'honneur d'y conduire le premier son canot aventureux était réservé à un autre Jésuite, au Père Albanel.

\*.\*

M. Talon, le plus actif et le plus intelligent des intendants qu'eut la Nouvelle-France, était anxieux de prendre connaissance de la Mer du Nord, de sa situation par rapport aux établissements français, de la distance qui la séparait de Québec et des ressources qu'elle pouvait offrir aux revenus de son gouvernement. Il résolut de ne rien omettre de ce qui serait en son pouvoir pour hâter cette découverte, comme il savait que l'intention de Sa Majesté était que tous les peuples du Canada fussent instruits dans le christianisme. Il demanda au Supérieur des Jésuites quel'un de ses Pères qui pût ouvrir le chemin à ses envoyés laïques, vers cette Baie, en même temps qu'il y porterait les bonnes nouvelles de l'Évangile. On jeta les yeux sur le P. Charles Albanel, ancien missionnaire à Tadoussac, parce que, pendant longtemps, il avait pratiqué les sauvages de ces cantons, qui seuls pouvaient être des guides sûrs à travers tant de routes inexplorées. M. Talon lui adjoignit M. de Saint-Simon avec un autre Français, et il les fournit généreusement de tout ce qui était nécessaire pour la réussite d'une aussi importante entreprise.

Nos voyageurs partirent de Tadoussac le 21 août 1671, et, le 7 septembre, ils étaient à l'extrémité nord-ouest du lac Saint-Jean. Là des sauvages Attikamègues leur apprirent que deux vaisseaux anglais avaient mouillé dans la Baie durant le cours de l'été; et, comme preuve de leur dire, ils montraient une hache et du tabac qu'on avait obtenus de ces commerçants étrangers en échange de pelletteries. Dans cette conjoncture, le P. Albanel et M. de Saint-Simon crurent prudent d'envoyer à Québec pour demander, auprès du gouverneur, de l'évêque et de l'intendant, des lettres patentes, des passeports et des instructions; leur message ne fut de retour que le 10 octobre.

La saison se trouvait trop avancée pour pouvoir se rendre à la mer avant les glaces; ils résolurent d'hiverner en ce lieu où il y avait abondance de castor et de porc-épic. Ce temps, toutefois, ne fut pas perdu pour le ministre du missionnaire. Il catéchisa nombre de sauvages que la chasse amenait dans les environs; parmi ces ouailles d'occasion, il eut même des habitants de ce pays, qu'il allait reconnaître et évangéliser, des *Mistassinins*. Il administra les sacrements de pénitence et d'eucharistie à ceux qui étaient déjà chrétiens et il conféra le baptême à vingt neuf nouveaux néophytes, tant adultes que jeunes enfants. L'œuvre de Dieu dans les âmes n'était pas oisive.

\*.\*

Ils reprirent leur voyage le 1er juin 1672 à travers les rapides, sauts et portages. Le 10, ils étaient à Palistaskau, à la hauteur des terres. Le 13, ils rencontrèrent *Sesibahoura*, grand chef de cette contrée, qui, dans un but de lucre, laissait percer l'intention de les arrêter. Il était accompagné d'un grand nombre des siens, parés de colliers, de ceintures, et de bracelets de porcelaine, bariolés de tatouages. Le Père les fit saluer de